

# L'épée de Karamoko

Louis Force (Bx 50)

En arrivant à son bureau de la faculté, place d'Aquitaine, cette après midi de février 1905, monsieur le professeur Le Dantec trouve dans son courrier une lettre de Toulouse datée du 3. Elle commence ainsi : « Cher monsieur Le Dantec »... et se termine par « ... une affectueuse poignée de main.. ». Elle est signée J. Boyé, médecin des colonies.

Un peu décontracté, notre ancien ! N'est-elle pas un peu désinvolte, cette familiarité ? Où sont les « mon cher maître », les respects dévoués et patati ? Quelques années de brousse lui ont-elles désappris les usages de la déférence épistolaire ? Est-ce le reste d'une simplicité bon-homme des premiers âges de l'École ? Voyons là plutôt la marque de la confiance et parfois filiale fidélité que tant de navalais de tous les temps ont gardée à leurs maîtres bordelais. Il faut dire que ce Jean-Paul Boyé, il le connaît bien : n'était-il pas son élève, promotion 91, matricule 127, lorsqu'il était lui-même répétiteur à l'École, peu après l'ouverture de celle-ci, avant d'y ajouter dès 95 comme agrégé civil l'enseignement à la faculté toute proche ? Il a le meilleur souvenir de cet élève sérieux, qui est resté en relation avec lui. Ils ont même rédigé ensemble un article il y a quelques années dans les Archives de médecine navale. (1)

## Un drôle de colis

Et la lettre lui fait plaisir : cette fois-ci elle ne contient pas une observation de pathologie exotique, mais annonce un colis, contenant un objet provenant d'Afrique, et destiné aux collections de la Faculté, sur lesquelles il veille de près. Il y a quelques années, le secrétaire général, M. Lemaire, responsable direct et passionné du tout jeune musée ethnographique, a dressé une liste extrêmement détaillée de ce que la Faculté souhaite voir rapporter d'au-delà des mers par ses anciens élèves : il y a tout ce qui illustre les civilisations, les arts, les outils, la flore, la faune, que sais-je ; tout ce qui peut instruire les étudiants, et essentiellement les navalais, sur



Le Prince Diaoulé-Karamoko. Source gallica.bnf.fr – Bibliothèque nationale de France.

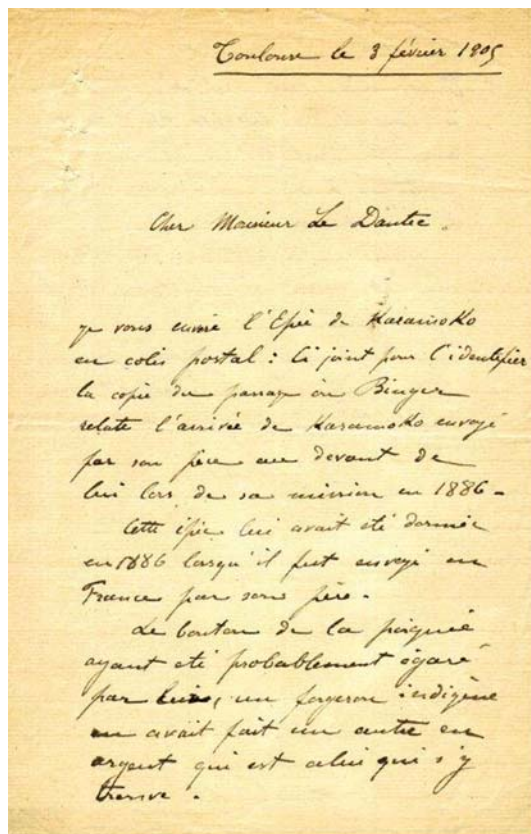
les pays où ils vont servir « aux quatre coins du monde ». Mais surtout pas des têtes d'hippopotame, est-il bien précisé, « car il en pleut à Bordeaux, et c'est encombrant » !

Certes l'objet annoncé n'est pas dans la liste. Et ce n'est pas une tête d'hippopotame. Il n'en est pas moins très digne d'intérêt et fort original : c'est une épée, rapportée depuis le camp de Samory, lors de la capture de celui-ci, le 29 septembre 1898, par la colonne du capitaine Gouraud, dont Boyé était le médecin. Et elle n'est rien moins qu'exotique : bien qu'elle ait appartenu à Karamoko, personnage parfaitement africain, c'est, dit la lettre, une épée française ! Boyé s'en explique : c'est un cadeau de la France. Elle lui a été donnée lorsqu'il y a été envoyé par son père en 1886.

## Un jeune homme distingué

Ce Karamoko, c'est un des fils de Samory, sans doute le préféré, bien que non destiné à lui succéder. Le peu qu'on connaît de lui dessine un personnage en demi-teinte, et qui n'est pas dépourvu de défauts : certainement hardi et curieux ; pas très savant en géographie, dit-on : il connaît mal les contours de son propre pays ; au caractère vif : on lui aurait par exemple, reproché des brutalités excessives et maladroites dans ses responsabilités militaires (ce qui, venant de Samory, ne manquerait pas de sel). Il a été toutefois, très jeune, au centre d'une aventure proprement extraordinaire.

En 1886 et 87, deux traités successifs sont négociés avec Samory, au nom de la France, par Tournier puis Péroz. Il s'agit rien de moins que de la reconnaissance de la souveraineté française sur la rive sud du Niger et de son protectorat sur la rive nord. Les diplomates en uniforme ont chacun trois galons ! C'était le temps des capitaines... Ce traité sera dénoncé plus tard. Mais pour l'instant le climat est à l'euphorie. Pour sceller cette entente neuve et se donner des gages réciproques de



confiance, le gouvernement a décidé d'inviter à Paris un délégué de l'« almany ». C'est Karamoko qui est choisi. Il a dix-huit ans.

## Le voyage de Karamoko

Samory, qui s'est longtemps fait prier pour le laisser partir, accepte d'abord seulement de le laisser aller jusqu'à Saint-Louis se présenter au gouverneur, puis donne finalement son accord mais y met des conditions : l'accompagner lui-même au début du trajet, lui adjoindre une escorte, et des chaperons. Il choisit pour cela des personnages importants parmi ses dignitaires fidèles, dont un marabout, et il confie solennellement son fils aux officiers qui l'accompagnent, en particulier au capitaine Tournier. Il l'accompagnera un bout de chemin, jusqu'au bac du Tenkiso, lui fera, dit-on, des adieux touchants. Karamoko continuera avec une escorte de deux cents personnes jusqu'à Saint-Louis, où elle attendra son retour. Escorte réduite à trente jusqu'à Dakar, où seulement six compagnons accepteront de le suivre dans la traversée. On débarque à Bordeaux le 9 août, et le 11, le départ de la gare de la Bastide pour Paris a lieu, selon la presse locale, au milieu d'une affluence extraordinaire. Dès l'arrivée à Paris, sa première visite est au domicile d'Asnières du colonel Frey, qu'il vénère. Logé avec sa suite au Grand Hôtel, il a un emploi du temps trépidant occupé à des distractions, à l'Opéra, à Longchamp, à des visites, notamment à la Manufacture des Gobelins, mais aussi à des choses sérieuses : toujours flanqué de ses chaperons africains et de ses cornacs français, il est reçu en audience par le secrétaire d'État aux colonies Porte, puis par le ministre de la Marine, l'amiral Aube, par le Président du Conseil, M. Freycinet, et enfin par le Président de la République, M. Grévy. La liste témoigne de l'importance accordée à cette visite, à laquelle les journaux du temps donnèrent un assez large écho, assurant que sa venue « excite au plus haut point la curiosité des parisiens ». Les comptes rendus de cette presse sont d'ailleurs plus souvent inspirés par la recherche de l'anecdote pittoresque que par le sérieux diplomatique. Quelquefois, semble-t-il, fondés sur une imagination fertile, voire au prix de la vérité. Doit-on croire le récit d'une extravagante pantomime d'un membre de la suite, sous les yeux effarés du Président Freycinet, et que le colonel Frey, présent, pas décontenancé, explique aussitôt doctement par un rituel africain de courtoisie diplomatique ? On regarde souvent par le petit bout de la lorgnette, sinon par le trou de la serrure. On parle avec sympathie du noble hôte, en soulignant sa naïve nature « sauvage » et ses conséquences, telles que l'effroi panique à l'entrée dans les tunnels ; on susurre



Un repas Ouassoulou au Grand Hôtel. Source gallica.bnf.fr – Bibliothèque nationale de France.

que si on lui donne plusieurs cuirasses, c'est qu'il s'est plaint que son père allait lui en piquer une. Tout cela fait sans doute rire les lecteurs des petits entrefilets de la chronique parisienne. Le journal satirique d'Aurélien Scholl, le bien nommé « Paris en caleçon », feint de demander pourquoi on l'a logé au Grand Hôtel et pas au Jardin d'Acclimatation, « comme les autres » ! Cette violence verbale « raciste » est toutefois isolée. Car il est certain que Karamoko a conquis l'affection amusée des parisiens. C'est une vedette de l'actualité pendant quelque temps, et il sera le thème de revues de fin d'année. Le « noir enfant du désert » plaît beaucoup, et on se presse pour le voir. Parmi les étrangetés qu'on lui prête, on prétend qu'il a fait à son père une sorte de vœu de chasteté plus ou moins coranique, et que malgré les assauts et les avances de nombre de parisiennes, qui voudraient faire « cascader sa vertu », il est arrivé et reparti « innocent et pur comme au jour de sa naissance », selon le mot d'A. Mabemda Sy (8). Le colonel Frey, dans son ouvrage de 1888 (9), croit d'ailleurs devoir faire justice, au passage, récit sénégalais légèrement égrillard à l'appui\*, de cette prétendue innocence. On est en plein vaudeville ! Mais le vaudeville, on le sait, n'est pas toujours loin de la politique. Tout cela montre, quoi qu'il en soit, que la « communication » du voyage, comme on dirait de nos jours, est magnifiquement réussie.

Cette atmosphère légère contraste avec ce qu'on devine du sérieux, et, me semble-t-il, de l'amitié avec lesquels les officiers, Frey, Tournier, Péroz, qui le connaissent bien et l'accompagnent, accomplissent cette mission. L'invité est parfois épuisé par le rythme du programme. Mais il est certainement très

attentif lors de sa visite décisive au général Boulanger, ministre de la guerre, qui le reçoit longuement et cérémonieusement, lui montre divers établissements, l'emmène à la caserne des Célestins, où deux escadrons sont sous les armes, à l'École militaire, au polygone de Vincennes, et surtout le fait assister aux grandes manœuvres de deux divisions de cavalerie à Mourmelon (mais pas, comme on l'a écrit parfois par erreur, à la revue du 14 juillet, date à laquelle il était en voyage). Karamoko admire, s'intéresse à tout, particulièrement à l'armement léger, notamment aux fusils Kropatschek à répétition, arme dernier cri de l'infanterie. On dit qu'il en a d'ailleurs « escamoté » huit à Kayes pendant le voyage de retour ! Revenu en train de Chalons à Paris, il prend le temps de choisir des cadeaux pour son père, glaces, lampes, fauteuils, qui s'ajoutent à ceux du gouvernement, armes, étoffes, selles, glaces, meubles. Le coût total de cette réception fastueuse aurait été de 60 000 francs, chiffre cité dans la presse, sur lequel chipotent quelques journalistes.

Bien sûr Karamoko a reçu lui aussi des cadeaux personnels. Cadeaux du gouvernement : « une superbe panoplie, plusieurs vases de Sèvres, de riches tapis, une magnifique glace biseautée, une carabine de haut prix ». Mais aussi cadeaux militaires : on cite en particulier, outre des armes, fusils Gras, revolvers, trois uniformes de cuirassier... On ne possède pas de liste parisienne exhaustive où figurerait la fameuse épée, mais nous ne doutons pas de l'information de première main de Boyé.

Au bout d'un mois, la petite troupe s'embarque à Bordeaux pour le voyage de retour, mais traîne beaucoup en route à partir de

\* Pour les détails, se reporter au livre du colonel : il est d'ailleurs très intéressant.



Karakomo à cheval avec l'épée.

Kayes, notamment parce que cet étourdi de Mamadou Racine (pourtant capitaine !) a oublié des cadeaux à Saint-Louis et qu'on veut les attendre. Elle n'arrive au pays que vers la fin de l'année, accueillie par Samory à Bisandugu en janvier 1887.

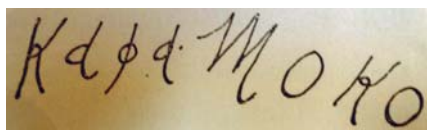
Lorsque Karamoko, accoudé à la lisse de l'« Équateur », voyait les quais de Bordeaux s'estomper dans le brouillard\*\*, le 6 septembre, avec peut être un petit pincement au cœur, on l'aurait sans doute bien étonné en lui prédisant que sa fière épée, cadeau de la République, reviendrait dix-neuf ans plus tard en colis postal dans cette même ville !

## Un cadeau apprécié

Voilà donc l'histoire peu banale de l'objet qu'annonce Boyé, en quelques lignes succinctes. À l'appui de ses dires, il joint un extrait de l'ouvrage de Binger, paru en 1892, (6) où celui-ci relate la mission d'exploration effectuée en 87-89 qui l' a rendu célèbre. « Je joins », écrit-il, « pour l'identifier, la copie du passage où Binger relate l'arrivée de Karamoko envoyé par son père au devant de lui ». Dans ce passage, Binger décrit en effet l'accoutrement de l'émissaire, dont l'épée est l'ornement : « un quart d'heure après avoir franchi ce mauvais marigot, je vois arriver une quinzaine de cavaliers parmi lesquels je reconnais Karamokho. Ce prince porte une culotte indigène en guinée, une vareuse de tirailleur sénégalais dont le galon en cuivre jaune est noir de crasse, une cuirasse et un casque avec plumet tricolore (une des trois cuirasses données à Paris) ; il monte un cheval que le capitaine Péroz a donné à son père, son ornement consiste en une épée, etc. ». C'est la fameuse épée donnée à Paris ; il en précise la nature.

L'épée à la main, Karamoko accompagne aussitôt Binger auprès de Samory ; nous

sommes le 26 septembre 1887. Deux jours plus tôt, Binger avait reçu en route un courrier de bienvenue très chaleureux, au dos duquel Karamoko lui même avait tracé son nom (il en reproduit le « fac simile » dans son mémoire) et où Samory qualifie l'arrivant de « très cher et intime ami chrétien français »... On est en pleine lune de miel ! Elle ne durera pas, hélas.



Karakomo a écrit son nom.

Mais pourquoi Boyé s'abrite t-il derrière ce récit du célèbre capitaine pour authentifier son envoi, et non sur le témoignage de Karamoko lui même, dont il a « recueilli » l'épée ?

Pour une raison bien simple, et qu'il ne dit d'ailleurs pas dans sa lettre, curieusement : c'est que lors du coup de main de 98 dans le camp de Samory, Karamoko est mort depuis quatre ans. Et c'est une bien tragique histoire.

## La fin du fils rebelle

Un des buts de l'invitation du gouvernement était d'impressionner, voire de convaincre, l'invité. Ce but fut atteint au-delà des espérances. Lorsqu'il est revenu chez lui, rendant compte de sa mission, ébloui par la capitale, l'accueil, les effectifs inouïs, l'armement, la puissance de l'Armée française, il expliqua sans détours à son père la nécessité de se soumettre et voulut par la suite le dissuader, d'ailleurs en vain, de reprendre le combat contre la France. Celui-ci ne supporta pas cette attitude : il fit murer son fils dans une case où il finit par mourir de faim.

C'est le récit de Gouraud, souvent repris à l'époque comme une preuve de la barbarie de Samory. La vérité est probablement plus complexe ; elle n'est pas moins cruelle. Il semble que Samory ait toléré longtemps la francophilie de son fils, que celui-ci ne cachait pas. Cela ne l'avait pas empêché de lui confier presque jusqu'au bout un commandement important, celui de la route de Monrovia. L'almany acceptait sans doute moins facilement, au fil du temps, l'influence de Karamoko dans une sorte de parti « pacifiste » s'opposant aux « bellicistes » emmenés par Sarankéniy Mori, le fils désigné entre temps comme dauphin. Peut être avait-il ainsi deux fers au feu ? Karamoko gardait des contacts avec les officiers français qu'il connaissait bien, dont il rendait d'ailleurs compte à son père. Jusqu'à ce qu'il réponde clairement et favorablement en secret à leurs propositions de ralliement, que son messenger soit intercepté et ses intentions découvertes. Prévenu de cela, bien avant la convocation par son père, Karamoko, loyal à sa façon, présomptueux ou trop naïf, avait, dit-on, refusé de s'y dérober et de fuir comme ses proches le lui conseillaient, ou même de mentir. Il comparut devant une sorte de conseil réuni autour de Samory. Plutôt qu'un châtiment immédiat, soit par quelque indulgence paternelle ou attente de repentir, soit pour obtenir des aveux et des dénonciations sur un supposé complot, Samory choisit de le murer dans une case percée d'un étroit orifice par où passer la nourriture, puis la « demi-ration », progressivement réduite et enfin supprimée, en attendant que la faim le ramène à la raison. Emmuré et affamé, l'orgueilleux et obstiné Karamoko s'enferma dans le silence. Jusqu'à une mort misérable, courageuse et digne qu'on situe en août 1894.

## Épée saisie, épée donnée ?

Mort depuis quatre ans, le propriétaire de l'épée n'était donc pas en mesure de la remettre à quiconque, ni de la laisser traîner ! Et c'est bien imprudemment que la fiche inventaire des collections bordelaises, rédigée par monsieur Lemaire, indique « recueillie sur le champ de bataille... ». De bataille il n'y eut pas : Samory a été rattrapé par les tirailleurs Bandy Tunkara et Filifi Keita, maîtrisé par le sergent Bratières, tout cela sans un seul coup de feu, grâce à l'extraordinaire audace, on peut dire le culot, du plan de Gouraud, et à son habile tactique de contournement, mise en œuvre par son adjoint le lieutenant Jacquin. Pas de bataille donc, et pas d'armes d'apparat de ce genre à l'abandon : une fois l'almany capturé, ses fils, qui formaient sa grand'garde, ont remis noblement leurs armes personnelles au vainqueur, comme il sied

\*\* Je ne suis pas sûr qu'il y avait du brouillard sur la Garonne le 6 septembre 1886. Mais le risque que cela soit faux est faible. (cité chagrine ?).

entre soldats. Sarankegniy Mori, son adjoint direct et devenu le fils préféré, a remis à Gouraud lui-même son sabre ouvragé et son baudrier.

Il y a donc là un petit mystère, que Boyé n'éclaircit ni dans sa lettre, ni dans le récit qu'il confiera aux Annales d'hygiène et de médecine coloniale en 1900 (2). L'explication est peut-être dans le récit de Gouraud lui-même (5). Il rapporte qu'après la capture, il a rassemblé les objets : fusil et sabre ouvragés, objets personnels précieux, tels qu'un chasse-mouches fait d'une queue d'éléphant gainée d'argent, etc., (en dehors des armes et munitions, dont le nombre relativement médiocre est une surprise) qu'il compte remettre, pour une part, au musée de l'Armée, et pour une autre part, au général de Trintinian, gouverneur à Dakar. Celui-ci présidera un peu plus tard, à Kayes, le 25 janvier 1899, une cérémonie militaire, où la clémence de la France envers Samory sera proclamée, et où Boyé recevra, en même temps que Gouraud, la Légion d'honneur. Or dans la liste des objets recueillis, établie par Gouraud, il y en a qui ont été remis par la mère de Karamoko : ce sont les cadeaux, ou du moins une partie des cadeaux que celui-ci avait rapportés de France. En effet elle est là, avec les autres mères des nombreux fils, notamment Sarankeniy Konaté, la fameuse favorite. Mais Dioulé, la mère de Karamoko, répudiée, est tenue à l'écart. En remettant à Gouraud le beau tapis de selle décoré donné à son fils à Paris (et beaucoup porté depuis, car il est maintenant raccommoqué !), elle explique que c'est à cause de l'amour que celui-ci portait à la France que tout ce malheur est arrivé. On comprend mieux la description donnée par Binger de la tenue que portait Karamoko pour l'accueillir en 87. On peut certes sourire de cette tenue bariolée et un peu puérile. Constituée largement de pièces d'uniforme français reçues en cadeau, elle indique sans doute à la fois quelque chose du caractère de son porteur, mais aussi son intention d'honorer celui qu'il accueille, et constitue la manifestation publique et voyante d'un attachement à la France qui le perdra.

L'épée n'est pas dans la liste de Gouraud ; mais à vrai dire il n'y a pas de raison qu'elle y soit : elle est à son médecin, Boyé. Je me plais à imaginer que Boyé n'était pas loin de Gouraud, que la maman de Karamoko, à qui on avait apparemment laissé le « trousseau » de son fils, lui a donné l'épée elle-même, ou plutôt, hypothèse peut-être plus vraisemblable mais moins séduisante, que Gouraud l'a choisie parmi les objets présents et la lui a attribuée, pensant qu'elle revenait naturellement à un



médecin, à son médecin, pour une raison précise et logique que je vous donnerai plus loin.

## Arrivée à destination

Ce n'est que sept ans plus tard que le paquet est expédié de Toulouse, où Boyé, enfant de Saint-Gaudens, réside entre une affectation dans un régiment d'artillerie coloniale et un départ pour le Tonkin. Pourquoi avoir attendu sept ans ? Peut-être a-t-il eu d'abord envie de la garder pour lui ? Bien légitimement : ce n'était pas, après tout, un objet ethnographique ! Peut-être n'a-t-il pris que tard, grâce aux précisions de Binger, lu après coup, la mesure de la valeur historique particulière de l'objet ? Ou trouvé, dans cette lecture, la confirmation de son origine ? En effet lorsqu'il avait déjà envoyé, dès 1900, lors d'un précédent séjour en France, des feuillets de Coran ayant appartenu à Samory, il n'y avait pas joint l'épée, comme il l'aurait pu. Quoi qu'il en soit, il s'y décide en 1905, lors d'un séjour métropolitain suivant, et l'expédie à Bordeaux.

Et ce jour-là, quand le bon professeur Le Dantec ouvre le colis et en extrait l'épée qui vient d'Afrique, de la forêt impénétrable des parages de Guélérou, en pays Dan, aux confins ivoiriens de la Guinée forestière, il rajuste ses lorgnons et n'en croit pas ses yeux : dans le bronze de la coquille, qui luit faiblement sous le pâle soleil de l'hiver aquitain, il reconnaît le bâton serpentaire, le miroir, les feuilles de chêne et de laurier, d'une épée... du

Service de Santé militaire français ! Binger et Boyé le précisaient : « une épée de médecin de l'Armée ». Ils avaient raison.\*\*\*



Quelle histoire ! Un naval colonial qui rapporte du fond de l'Afrique infernale, pour la confier à sa faculté mère, une prétendue « prise de guerre » qui n'est autre qu'une épée de santard, remise, croyons-nous, par la maman du fils d'un farouche adversaire, fils mort d'avoir voulu prendre le parti de la France, et qui l'avait reçue de celle-ci en cadeau...

\*\*\* « Épée de médecin de l'Armée » : c'est le terme qu'emploie Binger, tout comme Boyé. Celui-ci aurait pu écrire « épée de cul rouge » : l'expression était employée en 1905. Mais c'est un garçon bien élevé.

On sait que si le Service de Santé militaire possédait une épée spécifique, portant les attributs du Service, le Service de Santé de la Marine, tout comme les élèves de Santé navale, portaient et portent l'épée commune aux Corps d'officiers « de la Marine », dits joliment « Corps assimilés », sans attributs spécifiques autres que maritimes. À ma connaissance, la tenue de médecin des colonies ne comportait pas d'épée.

## Épilogue

1/ Le médecin aide-major, médecin de première classe des colonies Boyé est devenu inspecteur du Service de Santé des troupes coloniales, au terme d'une carrière exceptionnelle que Jean Goasguen raconte par ailleurs : il la connaît sur le bout du doigt. Il connaît d'ailleurs presque aussi bien la famille Samory et ses embrouilles. Je le remercie de l'aide inestimable qu'il m'a donnée pour ce récit, en particulier en me faisant connaître les remarquables travaux de Person, et l'extraordinaire documentation qu'ils contiennent.

2/ Le professeur Alexandre Le Dantec (1857-1932), ancien élève de l'École de médecine navale de Brest (1878), après une solide expérience tropicale (en Indochine, en Nouvelle Calédonie, aux Indes, en Guyane où il a même attrapé la fièvre jaune, et en a guéri !) sera agrégé marine de chirurgie en 1891, et répétiteur à Santé navale de 1891 à 1903, tout en étant agrégé civil dès 1895. Il a continué ensuite à bâtir à Bordeaux et à faire

rayonner la première chaire française de pathologie exotique, créée en juin 1902. (10). (Ne pas confondre avec son homonyme, le non moins éminent Aristide Le Dantec (1877-1964, ESSM Lyon 1895) fondateur de l'École de médecine de Dakar, où il est toujours honoré).

3/ Le célèbre capitaine Gouraud est devenu le fameux général Gouraud.

4/ L'almany Samory Touré a été exilé au Gabon. Il a été traité selon son rang. Gouraud donne à ce propos le détail suivant : le noble prisonnier a été autorisé à emmener dans son exil quatre de ses épouses (sur 300, assure-t-il !). Il a fallu le désigner d'office : il n'y avait pas de volontaires ! Au-delà de son ton croustillant, l'anecdote souligne l'état d'esclavage de la plupart de ces femmes. En dehors d'une vingtaine (?) de véritables épouses officielles, elles sont « prélevées » dans les villages dévastés. (selon Binger, qui a séjourné chez Samory, a eu le temps de fréquenter ses occupants et occupantes, et

conclut, en adepte de la litote : « leur condition n'est pas heureuse...»). Potentat charismatique et ambigu, l'almany, qui s'intitulait également émir des croyants, avait pourtant suscité la considération, parfois la sympathie, de ses adversaires français. Il est mort deux ans plus tard, à 67 ans.

Paradoxe de l'histoire et de l'esprit des hommes, nombre de ses fils se sont engagés dans l'Armée française où ils ont servi loyalement. Six d'entre eux, dont un officier, sont tombés pour la France pendant la grande guerre et en Syrie. Ainsi le sergent Mandion Touré, petit garçon en 98, allant se présenter à Gouraud retrouvé aux Dardanelles, et tué le lendemain au combat.

5/ Qu'est devenue Dioulé Sidibé, la maman de Karamoko ? Gouraud raconte qu'elle le supplie, au départ du camp, d'accorder une protection particulière pour sa fille, et demande de la garder avec elle, ce qu'il accepte. On la trouve à Beyla, le 17 octobre, où elle participe, après l'entrée triomphale de la colonne, avec d'autres victimes de Samory, « selon la tradition », à une sorte de séance d'injures publiques où elle reproche à l'almany la mort de son fils. Puis elle a continué la marche avec la dembaya, foule de dizaines de milliers de personnes, dont les Français sont désormais responsables, et qu'il faut nourrir. Foule emmenée d'abord vers de proches régions cultivées plus hospitalières que la « forêt vierge » puis vers la Guinée et la région de Kankan, dont la plupart était originaire. Gouraud estime que quarante mille personnes sont rentrées. Espérons qu'elle a survécu elle aussi à ce périlleux exode.

6/ Le musée de la faculté de médecine et de pharmacie, après sa croissance effervescente du début du siècle, s'est endormi en 1914, pendant soixante ans, jusqu'à son réveil et à sa brillante renaissance actuelle. Il est désormais superbement installé dans une partie des locaux de l'ancienne faculté de pharmacie. Il attend votre visite : entrez par la rue Elie Gintrac.

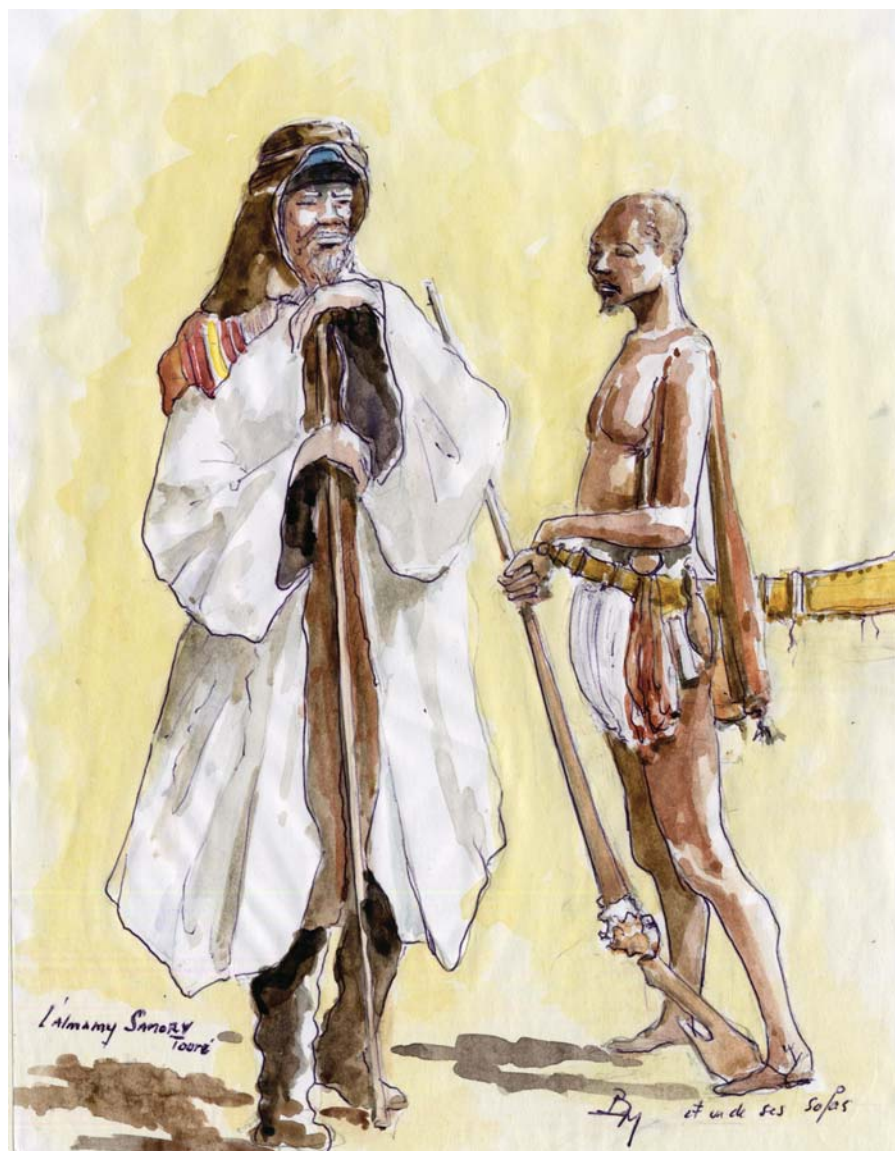
En attendant, vous pouvez aller sur le site [www.u-bordeaux.fr/index.htm](http://www.u-bordeaux.fr/index.htm).

L'apport des navalais est estimé au tiers des quelque six mille objets qu'il possède.

7/ Karamoko (ou Karamogho, ou Karamokho, mais lui même signe Karamoko) semble un peu oublié. Karamoko est normalement un prénom ; il est parfois attribué comme un titre à des personnes instruites en science coranique. Notre Karamoko est de la vaste famille Touré.

Sur Wikipédia, colossal temple moderne prétendu du savoir, on trouve à ce nom des footballeurs, mais rien sur le fier enfant de Dioulé Sidibé et de Samory.

7/ On ne sait pas, on ne saura sans doute jamais, quel officiel parisien a eu l'idée de choisir ce cadeau diplomatique inattendu



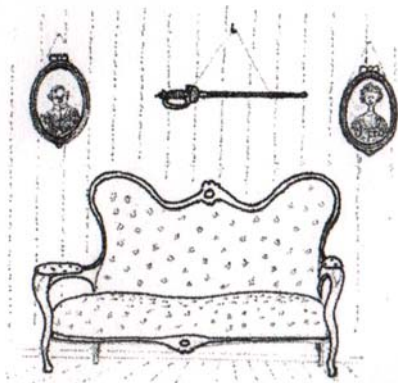
L'Almany Samory Touré et un de ses sofas (aquarelle de B. Maistre).

pour le noble visiteur africain, et la raison de ce choix.

Et l'épée ?

Hélas, l'épée a disparu. Enregistré en mars 1905 sous le numéro 75, fiche 188, l'objet est noté « manquant » dans l'inventaire de 1990 et dans celui effectué en 2011 pour l'ouverture du nouveau musée.

Qui l'a volée? Pendant des dizaines d'années, les collections n'étaient guère surveillées, et quasi à l'abandon. Les transferts, les déménagements n'ont pas manqué. Les inventaires ont été rares. Deux fois, la faculté a abrité un ministère du gouvernement replié à Bordeaux : en 14, les Finances ; en 40, l'Intérieur. Chaque fois, il a fallu en hâte libérer des locaux, déplacer une partie des collections au grenier.



On n'ose imaginer le larcin d'un étudiant, encore moins d'un navalais ! Il faut d'ailleurs être bien connaisseur pour apprécier des objets poussiéreux, oubliés dans des vitrines, à l'aspect le plus souvent fort austère sinon banal. Mais une épée, c'est décoratif !

Imaginons plutôt la tentation d'un rond de cuir de ministère replié, étranger à Bordeaux, voulant tirer quelque argent d'une vente, ou bien orner son salon, une fois retraité à Romorantin ?

Mais les objets, ça circule. Il s'agit de les surveiller : elle va peut être réapparaître, un jour.

J'oubliais un détail important donné par Boyé, qui l'a bien regardée. Il vous permettra de la reconnaître facilement : le bouton de la poignée ayant été probablement égaré (?) (Karamoko l'a tout de même gardée huit ans, et sans doute beaucoup portée), « un forgeron indigène a fait un bouton en argent, qui est celui qui s'y trouve ».

Si un jour, dans une brocante, vous voyez une banale épée « de médecin de l'Armée\*\*\*\* » un peu rouillée, mais avec un beau bouton d'argent incongru au lieu du bouton en laiton, c'est elle : ne criez pas de joie, mais ne marchandez pas trop. Et apportez-la pieusement à la Victoire, où elle a sa juste place.

Pour la paix de l'âme et la mémoire de notre malheureux ami, le prince Dyulé Karamoko Touré.

\* \* \*

Et comme tout ce qui précède est, malgré les apparences, très sérieux, voici quelques références :

(1) A. Le Dantec, J. Boyé, Bereni : Étude des flèches empoisonnées du Haut-Dahomey. Archives de médecine navale et coloniale, déc. 1897, 407 – 417.

(2) J. Boyé : Les colonnes contre Samory dans la région sud du Soudan français.

Archives d'hygiène et de médecine coloniales, 1900, T. 30, 451-492.

(3) Archives du Musée d'ethnographie de l'Université de Bordeaux.

(4) Josette Rivallain (CNRS) : Cahier des collections africaines du Musée d'ethnographie. Édité par l'ESSA de Bordeaux (1992).

(5) Général Gouraud : Au Soudan. Éditions Pierre Tisné – 1939.

(6) Capitaine L.-G. Binger : Du fleuve Niger au Golfe de Guinée par les pays Kong et Mossi (1887-1889)- Éditions Hachette, 1892.

(7) Y. Person : Samori. Une révolution dyula. Thèse Dakar, IFAN, 1968.

(8) Abdel Kader Mademba Sy : Au Sénégal et au Soudan français. Lib. Larose, 1931.

(9) Colonel Frey : Campagne dans le Haut-Sénégal et le Haut-Niger – 1885-1886. Éd. Plon, 1888.

(10) B. Brisou et M. Sardet : Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de marine.

(11) Articles parus dans plusieurs numéros du deuxième semestre 1886 dans : Le Petit Journal, Le Matin, Le Rappel, Paris en caleçon, Le Monde illustré, La Revue illustrée, L'Univers illustré, Le Correspondant, Le Tintamarre, La Semaine des familles, Le Grelot, L'Illustration. (et sans doute d'autres, en particulier à Bordeaux).

Merci à la directrice du MEB d'avoir bien voulu nous ouvrir ses archives, et à Pierre Delahodde de sa contribution patiente à leur exploration.

Les gravures reproduites sont tirées de « La Revue illustrée » 1886 (site internet Gallica) et de l'ouvrage du capitaine Binger cité (gravures de Riou).



\*\*\*\* Image d'une épée de 1872. L'épée de Karamoko est sans doute pareille, avec, sur la poignée, un bouton en argent en place du laiton.